

voyer son obole » au Comité de Secours, fondé par mes amis et moi, dès les premiers jours d'août 1914, en faveur des populations frontières françaises et belges victimes de la guerre. Une lettre — à l'encre rouge — l'accompagnait, où il me félicitait de mon initiative et m'annonçait d'autres envois, lesquels persistèrent jusqu'à sa mort.

L'autre souvenir date de la même époque : Comme il m'avait conquis au Gouvernement au sujet d'une réclamation du « gouverneur » Tessmar je crois, ou tout autre, qui m'accusait « de renseigner l'ennemi en publiant dans *l'Indépendance luxembourgeoise* » (paraissant sous censure militaire !) la traduction en français des communiqués que l'Etat-Major allemand, installé à Luxembourg transmettait lui-même à la presse par l'intermédiaire du gouvernement luxembourgeois, il me dit « Ils veulent vous avoir ! . . . Tenez-vous coi . . . si vous pouvez . . . » — « Oui, répondis-je mais *justement* je ne *peux* pas . . . ! » Il eut un soupir, et se préparait à me congédier quand le garçon de salle annonça le général von . . . Alors Eyschen eut un geste : Dressé de toute sa taille et d'un air souverain, avec un mouvement méprisant de la main ; « Qu'il attende ! » dit-il. Et il me pria de me rasseoir.

* *
*

Voici ce que M. Marcel Noppeney écrivait le 5 janvier 1934 dans le journal « l'Indépendance luxembourgeoise », en réponse aux « Mémoires » que le comte Pückler, vers 1907 ministre d'Allemagne à Luxembourg, venait de publier.

Sans vouloir défendre la mémoire de personnalités politiques luxembourgeoises qui n'en ont nul besoin, je tiens à relever que rien n'autorisait M. Pückler à écrire que « Paul Eyschen était allemand de sentiments et de cœur (mit seiner Weltanschauung und damit auch mit seinem Herzen stand er auf germanischem Boden), qu'il avait une confiance illimitée dans la grandeur et la valeur de l'Allemagne et qu'il aurait certes souffert — ce qui lui avait « heureusement » (sic !) été épargné — s'il avait survécu à la fin de la guerre. » Paul Eyschen dès avant la guerre, en juin 1913, au cours d'un déjeuner offert par M. Ganderax, ministre de France, déjeuner auquel j'assistai également, fit des déclarations officielles tellement aimables envers la France, qu'elles lui valurent de la part de la presse allemande des articles allant du mécontentement à l'insulte . . . M. Eyschen appartenait à cette génération dont les cadets avaient été impressionnés par le verbe enflammé de Gambetta, mais dont les aînés avaient été influencés par les victoires de 70/71, les pompes militaires de l'empire des Hohenzollern, la légende de la discipline allemande, l'organisation bismarckienne et, plus tard, le cabotinisme de Guillaume II ; comme il est actuellement, parmi les jeunes gens peu capables d'analyse, dénués de sens critique et sans idées générales, des admirateurs de la manière hitlérienne. Mais il n'usa jamais du pouvoir qu'il détiint si longtemps pour réduire par exemple les droits de la langue française, s'affirmer